Quant à ce qui concerne les médications qu'il convient de mettre en œuvre contre les leucorrhées utérines, je ne pourrais que répéter tout ce que j'ai recommandé contre la métrite leucorrhéique chronique (556). Injections astringentes; fumigations balsamiques, etc.

ARTICLE XII.

SPERMATORRHÉE.

(Auteurs contemporains. — De Σπέρμα, gen. Σπέρματος, sperme. — Voir ci-dessus, art. II.)

1048. *Bibliographie.* — PSEUDO-HIPP. — Dans le IIe livre du *Traité des maladies* (Περὶ νούσων); édit. Kuhn, t. II, p. 265-6. — « Phthisie dorsale (Φθίσις νωτιάς). La phthisie dorsale provient de » la moelle épinière. Elle attaque surtout les nouveaux mariés et les » libertins. Point de fièvre; bon appétit, et pourtant dépérisse- » ment. Interrogez le malade : il lui semble, dira-t-il, que des » fourmis lui parcourent de haut en bas l'épine du dos. Et, lorsqu'il » urine ou qu'il va à la selle, il y a écoulement d'un sperme abon- » dant et fluide : la génération n'est pas possible; il a des pollutions » nocturnes, qu'il soit ou non couché avec une femme, etc. »

— Dans le VIe livre des *Épidémies :* édit. Kuhn, t. III, p. 629. — « Un nommé Satyre,..... à l'âge de vingt-cinq ans, devint sujet » à une fréquente répétition de pollutions nocturnes. Souvent » même il avait des pollutions dans le jour. A trente ans, il tomba » en consomption et mourut. »

ARÉTÉE. — Dans le IIe livre du *Traité des causes et des signes des maladies chroniques* (150), chap. V, *De la gonorrhée* (Περὶ γονορροίας).

— Dans le IIe livre du *Traité de la cure des maladies chroniques*, chap. V, *Cure de la gonorrhée* (Θεραπεία γονορροίης).

ORIBASE. — (Dans son Συνόψις, — ouvrage dont le texte grec n'a jamais été imprimé, mais dont Rasario a publié la traduction latine. Voyez les *Oribasii opera*, Bâle, 1557, in-8°). — Livre IX, chap. 40. Là, l'auteur recommande, dans le but de prévenir les pollutions nocturnes et de rompre cette funeste habitude de l'organisme, l'emploi de divers moyens qui sont certainement fort bons.

SAUVAGES. — (*Nosol. method.*, class. IX, *Fluxus*, gen. XXX, *Gonorrhœa.* — Genre où cet auteur confond la spermatorrhée avec les écoulemens puriformes de l'uréthrite). — Sp. 1, *G. pura* (où se trouvent confondus avec les pollutions diurnes les écoulemens des uréthrites légères et non virulentes); — sp. 2, *G. libidinosa* (satyriasis très singulier, dit l'auteur; — pollutions diurnes s'opérant dans le relâchement du pénis, mais chez un individu sujet à éprouver, par l'effet de la continence, de fréquentes érections sans éjaculation); — sp. 3, *G. onirogonos* (pollutions nocturnes).

WICHMANN. *De pollutione diurnâ, frequentiore sed rarius observatâ, tabescentiæ causâ.* Gottingue, 1782, in-8°. — Traduction française, avec des notes, par Sainte-Marie. Lyon, 1814, in-8°.

J. P. FRANK. — (*De cur. hom. morb. epitome*). Class. V, ord. II, gen. 3, *Gonorrhœa.*

BÉGIN, — (Dans le *Dict. de méd. et de chir. prat.*, — t. XIII, p. 434-41). — Art. *Pollution.*

DESLANDES. *De l'onanisme et des autres abus vénériens, considérés dans leurs rapports avec la santé.* Paris, 1835, in-8°.

LALLEMAND. *Des pertes séminales involontaires.* Paris, 1837-41, 3 vol. in-8°.

CIVIALE. — (*Traité pratique sur les maladies des organes génito-urinaires.* Paris, 1837-42, 3 vol. in-8°) — T. II, p. 127-222 (Recherches sur les maladies des vésicules séminales et des conduits éjaculateurs).

RAIGE-DELORME. — (Dans le *Répert.*, — t. XXVIII, p. 491-519). — Art. *Spermatorrhée.*

1049. *Définition.* — Sous le nom de *Spermatorrhée*, nous désignons les pertes de sperme faites sans le concours de la volonté, et décidément pathologiques par leur excessive fréquence ou par leur mode de production.

Motivons et développons cette définition par les considérations qui suivent :

1° Tant que les pertes de sperme ont lieu volontairement, c'est-à-dire par le coït ou par la masturbation, si excessives qu'elles soient, il n'y a pas lieu de les qualifier de spermatorrhée; il n'y a rien de pathologique dans leur fait même; il y a là un abus de soi-même, qui parfois, il est vrai, est amené par l'influence d'une véritable maladie, et qui toujours, assurément, amène à sa suite un déplorable cortége de phénomènes morbides, mais qui, après tout, encore un coup, à le prendre isolément, à le considérer en dehors de ses causes et de ses effets, n'est autre chose qu'un accident de l'ordre physiologique.

2° L'émission du sperme peut avoir lieu involontairement, dans un certain mode et dans une certaine mesure, sans être encore un phénomène décidément pathologique, et qui doive être stigmatisé du nom de spermatorrhée. Si le sperme, une fois accumulé dans les vésicules séminales, n'est pas régulièrement évacué selon les vœux de la nature, qui

convie impérieusement l'homme à l'acte de la génération ; si la volonté humaine, par un motif quelconque, résiste aux inspirations de l'instinct érotique; alors on voit survenir pendant le sommeil, et avec les songes lascifs, ce que l'on nomme les pollutions nocturnes, qui se renouvellent plus ou moins souvent, plus ou moins rarement, suivant l'âge, la constitution, le régime de vie et les mœurs de l'individu. Bien plus, il se peut que dans l'état de veille, quelquefois aussi,—mais, il est vrai, très rarement, — l'érection se fasse suivre d'une éjaculation pour ainsi dire spontanée, c'est à savoir, sans coït, sans masturbation, mais sous la simple influence de l'imagination, — à côté, par exemple, d'une femme qu'on aime et qu'on désire, — en présence de spectacles voluptueux, de danses lascives, etc., —voire même au seul souvenir de l'objet aimé,—à la seule pensée de l'union des sexes, cette pensée fût-elle rapide comme un éclair dans l'esprit de ceux qui la repoussent et la chassent à titre de péché mortel. Ce qui, du reste, provoque et multiplie les retours des pollutions nocturnes en cas de continence habituelle ou temporaire, — ai-je besoin de le dire? — c'est une alimentation analeptique, un large usage des boissons spiritueuses, une vie oisive, molle et sans fatigues musculaires, c'est la fréquentation familière et intime des personnes du sexe, c'est l'amour, ce sont les lectures obscènes, la contemplation des tableaux érotiques, les conversations licencieuses, ce sont les longs sommeils et le décubitus en supination sur un lit mou, surtout sur un lit de plume. Après tout, tant que les pollutions nocturnes ne se répètent pas jusqu'à produire une perte véritablement excessive de sperme, tant qu'elles n'apportent aucun détriment à la santé, ce n'est donc point là, à parler proprement, un cas de spermatorrhée.

3° Les pollutions nocturnes, qui dans de certaines limites sont assurément, comme nous venons de le reconnaître, une évacuation physiologique, une espèce de besoin naturel, viennent-elles, tout en se produisant toujours dans leur mode régulier, à se réitérer outre mesure, et de sorte que, chez un sujet donné, elles soient tout-à-fait incompatibles avec la conservation d'une bonne santé, et qu'elles amènent un état d'affaiblissement et de consomption : dès lors, évidemment, elles ressortissent au domaine de la pathologie. Il y a là un flux décidément morbide, il y a là une spermatorrhée dans toute la force du terme.

4° Enfin, ce qui est pire que l'excessive fréquence des pollutions régulières, c'est lorsque l'évacuation du sperme se produit dans un mode tout-à-fait en dehors de l'ordre normal; c'est lorsque, par exemple, même dans l'état de veille, elle survient sans une érection complète et sans un vif sentiment de volupté, sous l'influence des excitations érotiques les plus légères et les plus insignifiantes. A un plus haut degré de mal, mais par bonheur beaucoup plus rarement, il arrive que, durant le sommeil ou la veille indifféremment, le sperme s'écoule de l'urètre, non seulement sans aucune participation de l'imagination à la production de cette excrétion, mais même sans le moindre vestige de sensation voluptueuse, sans la moindre apparence d'érection. Ce dernier et si grand degré de la spermatorrhée avait été nié par quelques auteurs : mais, attesté depuis longtemps déjà par des observateurs éminens, et, entre autres, par Pierre Frank, qui nous en rapporte deux exemples recueillis dans sa propre pratique, il ne saurait être, aujourd'hui surtout, révoqué le moins du monde en doute depuis les nombreuses observations que M. Lallemand a faites en ce genre.

1050. *Synonymie.* — Gonorrhée des anciens : terme étymologiquement très exact, mais tombé en un juste discrédit par suite de l'erreur grave qui s'y est longtemps attachée, et pour ainsi dire incorporée par rapport à l'uréthrite (532). — Pertes séminales involontaires. — Pollutions nocturnes et diurnes.

1051. *Symptomatologie.* — A. Quant au symptôme pathognomonique, la sortie du sperme, il me reste peu de chose à en dire après les développemens que je viens de donner à la définition même du flux en question. Les lecteurs connaissent maintenant les principales variétés de la spermatorrhée. Dans le plus haut degré du mal, c'est particulièrement pendant les efforts, même les plus légers, d'exonération alvine, et pendant la miction, que s'échappe un flot abondant d'un sperme fluide, comme l'avait fort bien et fort précisément signalé l'auteur du traité pseudo-hippocratique ci-dessus cité (1048). C'est qu'alors le sperme, par le pur et simple effet d'une pression mécanique, s'écoule facilement des vésicules séminales et des canaux éjaculateurs, soit à raison de sa trop grande fluidité, soit à raison du relâchement des orifices qui, dans l'état sain, ne lui livrent passage qu'à de certaines conditions. Nul doute, au surplus, qu'avec ce sperme il n'y ait une quantité plus ou moins considérable d'humeur prostatique. Mais enfin le point capital, la chose vraiment déplorable, c'est la perte journalière et tout-à-fait vaine d'une humeur aussi précieuse que le sperme. Dans les commencemens de la spermatorrhée, le sperme conserve bien encore toutes ses qualités ; il est parfaitement reconnaissable par son odeur, sa couleur et sa consistance ; l'inspection microscopique n'y trouve rien à redire au nombre et au volume des animalcules. Mais plus tard, il devient de moins en moins épais, de moins en moins caractérisé, à telles enseignes que, à la vue simple, il ne peut pas être sûrement reconnu pour ce qu'il est : d'après les observations microscopiques de M. Lallemand, les zoospermes sont alors moins vivaces; on les trouve morts quelques minutes après leur expulsion ; ils peuvent être d'un quart ou d'un tiers plus pe-

tits qu'à l'état normal ; leur queue est difficile à distinguer avec un grossissement de trois cents fois. Plus tard encore, suivant le même observateur, les zoospermes deviennent rares, et même disparaissent, quoique la liqueur ait encore l'odeur spermatique ; à leur place, on ne retrouve que des globules sphériques ou ovoïdes.

B. Dans les degrés les plus élevés de la spermatorrhée, l'homme se trouve frappé d'impuissance, comme l'école de Cos l'a aussi enseigné (1048). Veut-il faire une tentative de coït, aussitôt il répand son sperme dans une érection incomplète et à moitié commencée, ou bien même sans aucune apparence d'érection ; il le répand ainsi, à sa grande honte, avant même d'avoir pu accomplir la moindre ébauche de congrès, eût-il affaire avec une femme des plus complaisantes et des plus aisées à vaincre. Que sera-ce donc, s'il a l'infamie d'unir ses destinées à une épouse jeune et vierge ? Et, lors même que subsiste encore une certaine possibilité d'accouplement, mais que le sperme est profondément altéré, presque séreux, sans animalcules ou avec des animalcules imparfaits, il est plus que probable, en vérité, que la fécondité du mariage ne peut avoir lieu en pareil cas.

C. La spermatorrhée a pour effet constant et inévitable de produire l'anémie, ainsi que je l'avais déjà formellement annoncé (166. B. α.). Inutile de répéter ici tous les symptômes divers qui, à un tel titre, peuvent accompagner la spermatorrhée (164. A.-G.). Sans fièvre et même avec un bon appétit, comme la description hippocratique de la phthisie dorsale ne manque pas non plus de le remarquer, les spermatorrhéiques maigrissent et s'affaiblissent de jour en jour, avec céphalalgie, anxiété, dyspnée, palpitations de cœur, tintemens d'oreilles, amblyopie, etc., etc.

D. Un fait certain, c'est que la spermatorrhée coexiste très ordinairement avec l'hypocondrie. Mais, s'il y a là, comme je le crois, un rapport de cause à effet, quelle est la cause? Est-ce la spermatorrhée, suivant la thèse si ingénieusement et si brillamment développée par M. Lallemand ? Et suffit-il de mettre fin aux pertes séminales involontaires par la cautérisation de la muqueuse urétrale, si tant est que cette cautérisation réussisse à les supprimer radicalement, pour voir par cela même l'hypocondrie disparaître? Comme le veut le savant et illustre pathologiste que je viens de citer, Jean-Jacques Rousseau, par exemple, ne fut-il hypocondriaque et poussé au suicide que parce qu'il était spermatorrhéique? Ou bien, plutôt, ne serait-ce pas que l'hypocondrie doit, sinon toujours, du moins bien des fois, amener les pertes séminales involontaires, la déplorable habitude des pollutions nocturnes et diurnes, par l'effet de l'une des causes auxquelles nous devrons ci-après imputer le développement de cette habitude organique, par l'effet, veux-je dire, d'une continence mal entendue ? En règle générale, l'hypocondriaque, sous l'empire des craintes perpétuelles qui le préoccupent à l'égard de sa santé, résiste le plus qu'il peut aux commandemens de l'instinct érotique; retenu par la peur des maux vénériens, voire même par la peur de la lassitude et de la tristesse qui succèdent au coït, il n'obéit point à la nature, et la nature se soulage par la voie des pollutions. Mais je m'arrête, et ne veux point anticiper sur l'histoire de l'hypocondrie, qui, dans notre plan, appartient à la section de *Nosographie symptomatique* (67. B. γ. — et 149.).

E. Il n'est pas impossible, mais, assurément, il est rare que les effets morbides de la spermatorrhée aillent au delà d'un certain degré de maigreur et de faiblesse, où ils se maintiennent ensuite d'une façon stationnaire (C.). Ce n'est que dans un très petit nombre de cas, et particulièrement, si ce n'est même exclusivement, dans les cas où la spermatorrhée est la suite et la punition des excès de masturbation et de coït, que l'on voit les spermatorrhéiques dépérir sans interruption avec les symptômes d'une myélite chronique (624. C. D. — et E. 6.), phthisie dorsale de l'école hippocratique,—parfois avec ceux de la forme particulière d'encéphalite chronique que nous avons étudiée sous le nom de *Paralysie générale progressive* (619. C. γ.).

1052. *Étiologie.* — A. Ce que nous devons tout d'abord franchement reconnaître et proclamer, à titre de principe incontestable, c'est que deux conduites entièrement opposées, savoir, d'une part, la continence, et, d'autre part, l'abus de la masturbation ou du coït, se montrent à l'observateur comme deux causes très propres à entraîner à la longue l'habitude organique des pertes séminales involontaires. Ici, comme sous tant et tant d'autres points de vue, il est donc parfaitement vrai de dire que *les extrêmes se touchent.*

α. La *continence*, dans bien des cas, est la première cause à laquelle la spermatorrhée doive être imputée. Les hommes chez lesquels elle amène un semblable résultat sont surtout ceux que la nature a doués d'un tempérament érotique, et qui prétendent en vain le dompter et l'étouffer, non pas en poussant journellement les exercices du corps jusqu'à l'extrême fatigue, et en menant une vie d'athlète, ce qui serait le moyen le plus efficace, mais en consacrant de longues veilles aux études abstraites et aux méditations ascétiques. C'est aussi chez ceux qui font une très bonne chère, et qui n'évitent pas avec assez de soin toutes les circonstances capables d'allumer les feux de la concupiscence. Qu'advient-il à de telles gens ? Les pollutions nocturnes se reproduisent fréquemment; les vésicules séminales se dégorgent mécaniquement de leur trop-plein, sous la pression qu'elles éprouvent dans les grands efforts d'exonération alvine; puis, petit à petit, les choses vont s'aggra-

vant quant à la réitération et à la facilité des pertes spermatiques, et quant à la nature même du sperme.

6. Dans d'autres cas, non moins incontestablement, c'est par l'*abus du coït ou de la masturbation* que l'homme devient en proie à la spermatorrhée. Et comment expliquer cela? Est-ce parce que les voies spermatiques, à force d'être irritées et hypérémiées par les trop fréquens retours de l'orgasme d'éjaculation, finissent par se trouver enflammées, érodées, ulcérées? Est-ce tout simplement à raison d'un relâchement des orifices par où s'échappe le sperme? Est-ce parce que les vésicules spermatiques, trop souvent désemplies, se contractent, se rétrécissent, au point de ne plus pouvoir retenir qu'une très petite accumulation du sperme que les canaux déférens y apportent sans cesse? Ou bien, et beaucoup plus simplement encore, est-ce par un surcroît d'excitabilité nerveuse que les organes ont acquis à la longue? Quoi qu'il en soit, il est évident que ces mêmes raisons, du moins pour la plupart, peuvent être invoquées aussi bien en ce qui concerne les pollutions de la continence. D'où l'on peut maintenant mieux comprendre comment, de deux points de départ tout-à-fait opposés entre eux, de deux genres de vie si différens l'un de l'autre, mais tous deux en désaccord avec les lois d'une sage et parfaite hygiène, la nature nous mène au même résultat, à la même infirmité; tant se ressemblent, se rapprochent et convergent entre eux les effets, d'abord physiologiques, puis décidément pathologiques, successivement amenés par deux excès qui, au seul point de vue de l'hygiène, ne peuvent qu'être également désapprouvés, également confondus sous la qualification commune de véritables erreurs de régime!

B. Il me paraît hors de doute, comme l'ont professé la plupart des auteurs, que l'inflammation des voies spermatiques doit être reconnue pour une des causes organiques de la spermatorrhée. Voilà pourquoi nous ne manquerons pas de signaler, comme autant de causes éloignées qui peuvent contribuer au développement de ce déplorable flux, les diverses circonstances que voici : l'uréthrite, et surtout ses fréquens retours, la didymite, l'opération de la taille, une contusion violente du périnée, l'équitation longtemps prolongée, surtout à poil ou sur une selle incommode et dure, l'emploi des substances aphrodisiaques, et surtout des cantharides. Mais, malgré l'immense autorité de M. Lallemand sur notre esprit, nous ne pouvons guère admettre et professer, avec ce savant observateur, que l'inflammation soit la condition unique ou presque unique de la spermatorrhée. Comme autant de causes organiques d'un tel flux, à non moins de titre que l'inflammation, nous accusons le rétrécissement excessif des vésicules séminales, la dilatation

des conduits éjaculateurs, et surtout de leurs orifices urétraux, la trop grande fluidité du sperme par vice protopathique de la sécrétion, etc.

1053. *Diagnostic.* — Il est des cas, on vient de le voir ci-dessus, dans lesquels la spermatorrhée, loin de pouvoir être dénoncée tout d'abord au médecin par les aveux du malade, se passe d'une façon obscure et pour ainsi dire latente, et n'est diagnostiquée qu'autant qu'on y apporte un certain degré d'attention. Il est rare que les malades la dissimulent; mais beaucoup d'entre eux la méconnaissent, s'en aperçoivent à peine, n'y attachent aucune importance, n'en parlent pas du tout, et se préoccupent entièrement d'autres maux sur le compte desquels ils mettent tout ce qu'ils sentent de dérangé dans leur santé.

Pour ne pas confondre la spermatorrhée avec les écoulemens chroniques de l'urètre et de la prostate, rappelons-nous que ces écoulemens-là ont lieu très souvent d'une façon continue, et toujours d'une façon lente et goutte à goutte, tandis qu'au contraire le sperme, même évacué sans érection, sort subitement en quantité notable chaque fois, jamais goutte à goutte, et encore moins sous forme d'écoulement continu. La spermatorrhée existe-t-elle en complication avec une blennorrhée urétrale : il peut y avoir alors un suintement continuel, mais au milieu duquel les pertes spermatiques se font remarquer par leur soudaine et brusque apparition, soit toute spontanée, soit due à l'exonération alvine ou à quelque autre effort, sans compter que presque toujours elles offrent une odeur particulière et caractéristique, et qu'enfin tous les doutes peuvent être levés par l'investigation microscopique, qui démontre, dans l'humeur écoulée, l'existence des zoospermes.

A-t-on affaire à ce qu'on peut appeler des pollutions internes, c'est-à-dire à un de ces cas dans lesquels le sperme, à cause d'un rétrécissement urétral situé en avant du *veru montanum* (où viennent s'ouvrir, comme on sait, les conduits éjaculateurs), ne sort pas immédiatement de l'urètre, mais n'en est expulsé qu'avec l'urine : un cas semblable, il faut l'avouer, peut être aisément méconnu. Cependant, si, chez un homme qui s'affaiblit, qui maigrit et qui devient impuissant, on ne découvre dans les plus importans viscères de l'économie aucun vice organique qui soit de nature à expliquer ces accidens; si, en outre, on apprend, en questionnant cet homme, qu'il est sujet à éprouver une ou plusieurs fois par jour, soit après les selles, soit dès le matin à son réveil, ce malaise, cette céphalalgie, ces vertiges, cette faiblesse, cette courbature, qui sont l'accompagnement ordinaire des excrétions involontaires de sperme, on doit soupçonner l'existence d'un semblable mal : et, pour confirmer ou détruire le soupçon, il faut recueillir les urines, les décanter après une heure ou deux de repos, et soumettre au mi-

croscope le sédiment pour y constater la présence ou l'absence des zoospermes.

1054. *Pronostic.* — La spermatorrhée, même de date récente, est bien difficile à guérir : une fois invétérée, elle est à peu près incurable. Au surplus, je le répète, il est rare qu'elle entraîne après elle le développement de maladies meurtrières. Mais, quelle triste infirmité que celle d'un homme qui, en plein état de veille, perd son sperme sans érections, le pénis demeurant tout flasque ou à peu près ! Et combien n'est-elle pas plus triste encore, si une fistule irremédiable, soit au périnée, soit sur quelque autre point, ouvre à l'écoulement du sperme une issue contre nature ! Quel misérable destin, encore une fois, pèse sur cet homme, condamné pour toute sa vie à l'impuissance d'accomplir le devoir conjugal et de devenir père !

1055. *Thérapeutique.* — A. *En ce qui concerne particulièrement la prophylactique des pollutions nocturnes proprement dites :* lorsque ces pollutions, soit par continence, soit, ce qui est plus rare, par une surexcitation due à un culte trop ardent de Vénus, se répètent à l'excès, et menacent ainsi de dégénérer tôt ou tard en un degré plus grave de la spermatorrhée, ou, pour mieux dire, en ces pollutions diurnes et à peine senties qui doivent retenir le nom de spermatorrhée par excellence, voici quelles sont les principales règles à imposer.

α. Interdiction de tout ce qui stimule outre mesure l'économie entière, et particulièrement de tout ce qui émeut la sensibilité spéciale des organes génitaux. Interdiction des larges libations de vin ou autres boissons stimulantes (79. D. 6.), des mets épicés et de haut goût, des spectacles lascifs, des caresses féminines, des excitations érotiques de tout genre, des lits mous et du décubitus dorsal.

β. Diète végétale et lactée. Rudes exercices du corps. Au besoin, même, émissions sanguines chez les sujets pléthoriques. Rappellerai-je, à ce propos, qu'autrefois, dans la règle de certains ordres monastiques, la phlébotomie fut un moyen formellement prescrit pour venir en aide au vœu de chasteté ? C'était là ce qu'on nommait, en style ascétique, *Minutio monachi* (amoindrissement du moine).

γ. Interrompre le sommeil une ou deux fois dans le cours de la nuit, pour que, à chaque fois, si faire se peut, l'excrétion des urines ait lieu, voilà un des moyens les plus efficaces de prévenir les pollutions.

δ. Tout au moins faut-il, lorsqu'on n'a pas recours à la dure ressource de cette interruption systématique du sommeil le plus profond, sauter à bas du lit aussitôt qu'on vient à se réveiller dans un état d'érection et avec le sentiment de l'imminence d'une éjaculation.

ε. Une précaution, assurément fort utile, c'est d'attacher le pénis

contre le scrotum à l'aide d'un suspensoir ou de tout autre bandage approprié, de telle sorte que le réveil survienne dès le plus léger commencement d'érection.

ζ. Revenir à un exercice régulier du coït : voilà, sauf les raisons qui ne sont pas de l'ordre médical, ce qu'il y aurait de mieux à conseiller pour ceux qui se sont tout-à-coup astreints à une continence absolue après un autre genre de vie. Voilà, certes, le plus sage parti, hygiéniquement parlant.

η. Pareillement, à l'égard de jeunes gens robustes et ardens qui sécrètent le sperme en abondance, et dont le tempérament érotique ne pourrait être dompté par les efforts de l'art qu'au grand détriment de la santé, la médecine n'a, en vérité, rien autre chose à répondre au père de famille inquiet, sinon qu'il est prudent, qu'il est salutaire même d'accorder à ces bouillantes natures la liberté d'un raisonnable culte de Vénus.

B. *En ce qui concerne le traitement de la spermatorrhée confirmée :* c'est-à-dire lorsque les pertes de sperme ont lieu indifféremment jour et nuit, sans érection, sans volupté, parfois même à l'insu du malade, et toujours ou presque toujours avec une débilité plus ou moins considérable de l'économie, voici nos ressources.

α. Médication corroborante (140-3), mais dans toute sa pureté, et sans l'intervention des stimulans ; on comprend sans peine pourquoi (A. α.). Alimens analeptiques. Pour boisson, l'eau pure ou mélangée de bordeaux. Préparations de quinquina. Médicamens ferrugineux.

β. Vie aussi peu sédentaire que possible. Beaucoup d'exercices ; — — actifs, passifs ou mixtes, comme on dit en hygiène ; — choisis et réglés selon la mesure des forces ; — mais toujours en excluant l'équitation. La natation, soit en mer, soit en rivière, doit être préconisée par-dessus tout, et mise à profit autant que faire se pourra.

γ. Si le malheureux spermatorrhéique ne sait pas nager, tout au moins faut-il qu'il fasse usage des bains froids, ne fût-ce que sous forme d'immersion et pour quelques minutes. Ce qui peut aussi lui faire beaucoup de bien, ce sont les aspersions froides, de courte durée, mais à fréquentes reprises, sur toute la surface du corps, ou du moins aux lombes, au périnée et aux parties génitales ; ce sont, en outre, les clystères d'eau froide ; une ou deux fois par jour, mais en petite quantité chaque fois, de manière à être retenus un certain temps dans le rectum.

δ. Opium, administré dans des lavemens froids. C'est là un remède fort vanté par Pierre Frank pour les cas les plus rebelles et les plus désespérés.

ε. Cautérisation, ou, en termes moins effrayans et peut-être plus

précis, modification hétérophlegmasique (132. E. γ.) de la muqueuse urétrale, surtout dans la portion prostatique, par le moyen de la pierre infernale. Voilà un mode de traitement qui, entre les mains de M. Lallemand, a obtenu de nombreux et brillans succès, sans doute dans des cas où la spermatorrhée se perpétuait sous la dépendance d'un état d'inflammation chronique. C'est évidemment pour les spermatorrhées consécutives à de fréquentes et opiniâtres uréthrites que l'azotate d'argent me paraît devoir intervenir avec un certain avantage (540. F.). En pareille circonstance, ordinairement le cathétérisme, si tant est même que la blennorrhée ne trahisse pas déjà l'état des choses, constate très bien un reste d'inflammation urétrale; le bec de la sonde, en arrivant sur la portion encore malade de la membrane muqueuse, y excite une douleur plus ou moins vive.

1056. *Y a-t-il, dans le sexe féminin, quelque chose d'analogue à la spermatorrhée du sexe masculin?* — Problème scabreux de physiologie et de pathologie sur le compte duquel je ne veux pas me hasarder de rien dire par moi-même et de mon autorité privée. Mais je ne crois pas hors de propos de traduire l'opinion que Pierre Frank a énoncée là-dessus, et à laquelle je ne serais pas bien loin de souscrire : « Quelle est, chez le sexe » féminin, l'humeur qui, lors du coït, non pas certes en quelque cas » que ce soit, ni chez toutes les femmes, mais chez bon nombre d'entre » elles, dans les embrassemens passionnés, vient à fluer en abondance? » Quelle origine reconnaît-elle ? C'est là, quoiqu'il s'agisse d'une chose » bien commune, ce que jusqu'à ce jour nous n'apercevons pas d'une » façon assez certaine. Quant à ce qui est de voir là du sperme, l'anti- » quité, considérant les ovaires comme des testicules, l'a professé. Les » modernes, d'après de puissantes raisons, l'ont nié. Mais c'est peut-être » avec un moindre caractère de vérité qu'ils ont dit que le phénomène » dérivait des sources du mucus dans toute l'étendue du vagin. Cette » excrétion, sachons-le bien, se fait, chez beaucoup de femmes, avec » trop d'abondance, de rapidité et de fougue pour pouvoir être » attribuée aux cryptes muqueux; et l'humeur écoulée n'offre pas une » nature filante comme le mucus. La sécrétion de celui-ci par le vagin » ne laisse pas, d'ailleurs, que de s'augmenter dans le coït. Mais, quant » à celle qui survient plus copieusement pour peu d'instans et au milieu » des mêmes phénomènes que chez l'homme, elle a cela de particulier, » que, chez les personnes du sexe, non moins que l'émission du sperme » chez les hommes, elle éteint tout-à-coup le plaisir attaché au coït et les » feux de Vénus; que, malgré la continuation du stimulus, elle se ra- » lentit ou même n'a pas lieu du tout; et qu'en outre, si elle est trop » fréquemment provoquée, elle amène dans la santé les mêmes incom- » modités, les mêmes lésions que fait, chez les hommes, une trop grande

» dépense de sperme. Enfin, cette matière si peu semblable au mucus » du vagin vient parfois, non moins que la semence des hommes, à » jaillir du sein féminin dans les illusions du sommeil, sans aucune exci- » tation extérieure des parties génitales; et la masturbation, ce vice » trop commun chez l'un et l'autre sexe, s'accomplit d'une et d'autre » part avec un égal résultat, et finit par être puni d'un égal châtiment, » qui est la perte de la santé. Assez fréquemment, dans les haras, nous » avons assisté attentivement à l'examen de nombreuses jumens, quand » il s'agissait de savoir si elles étaient en chaleur et se trouvaient bien » disposées à la conception. Là, à l'aide d'un seul étalon, plusieurs ju- » mens, pourvu qu'il approche sa tête de leurs mamelles ou de leur » vulve, sont excitées à l'amour, et témoignent leur penchant à l'œuvre » de génération en éprouvant par leurs parties génitales une copieuse » éruption d'une liqueur jaunâtre et transparente : ainsi l'avons-nous » observé. Or, certes, un phénomène si visible à l'observation dans » une espèce de la classe des grands animaux démontre assez clai- » rement ce qui doit avoir lieu chez la femme dans l'œuvre de la » conception.

» Que si l'excrétion, qui, dans l'un et l'autre sexe, se produit pour la » propagation de l'espèce, l'excrétion de la semence virile, ou bien » celle de l'humeur analogue chez les femmes, se trouve suscitée, soit » par des stimulations plus faibles que de raison, soit même sans volonté, » sans orgasme érotique; alors existe la maladie que nous appelons » *Gonorrhée*..... » (J.-P. Frank, *loc. cit.*, p. 258-60.)

ARTICLE XIII.

GALACTORRHÉE.

(Grisolle : — de Γάλα, gen. Γάλακτος, lait. — Voir ci-dessus, art. II.)

1057. *Bibliographie.* — J.-P. Frank. — (*De cur. hom. morb. epit.*) Class. V, ord. II, gen. IV, *Galactirrhœa.*

Gardien. — (Dans le *Dict. des sc. méd.*, — t. XVII, p. 167-8). — Article *Galactirrhée.*

Désormeaux. — (Dans le *Répert.*, — t. XVII, art. *Lactation*). — Pag. 432-5 (*Galactirrhée*).

Dugès. — (Dans le *Dict. de méd. et de chir. prat.*, t. VIII, p. 603-8). — Art. *Galactirrhée.*

Chailly. — Ouvrage déjà cité (940) : IVe partie, art. Ier, § 1, *De la galactirrhée.*

Riesemberg. *Traitement de la galactirrhée par l'iode.* — (Dans le *Journ. de chir. de M. Malgaigne*, janvier 1844. D'après le *Berlin. med. Zeitung.*)